

— L'empreinte du temps —



P R O M E N A D E L I T T É R A I R E

Les chemins de la Chartreuse

De saint Bruno à Balzac

JEAN SGARD

Iconographie de Catherine Cœuré



L'empreinte du temps

P R O M E N A D E L I T T É R A I R E

Les chemins de la Chartreuse

De saint Bruno à Balzac

JEAN SGARD

Iconographie de Catherine Cœuré



Chapitre 12

Images de la Chartreuse

Le terme de « Chartreuse » désigne à la fois un massif montagneux et un monastère. On ne peut pas séparer l'un de l'autre. La Grande Chartreuse est née près d'un petit hameau nommé Chartrousse, ou Chatrousse, au bord du Guiers en Dauphiné, à la frontière de la France et de la Savoie. Le pays de Chartreuse, d'abord dépendance du monastère, devient peu à peu un territoire indépendant et donne enfin son nom au massif tout entier²⁴⁶. Le monastère est imprégné de ce paysage immense, impressionnant, en grande partie désert ; c'est assurément vers ce lieu clos et silencieux que l'évêque Hugues a mené ses sept pèlerins avides de solitude. Il existe une sorte d'accord secret entre ce paysage et la vocation chartreuse, cet appel du silence dont a si bien parlé Chateaubriand. Le monastère imprègne désormais le paysage et lui donne son style ; le paysage austère et grandiose semble exprimer à lui seul le désir d'absolu des moines.

246. Le massif est mentionné pour la première fois sur la carte d'Oronce Fine en 1525. L'unité du massif, délimité par ses frontières naturelles, est soulignée par Raoul Blanchard dans *Les Alpes occidentales* en 1944 (voir le t. I, p. 15 et suiv.).

Contrairement à la plupart des lieux sacrés, la Grande Chartreuse ne possède pas de reliques, elle ne relève d'aucun miracle, d'aucune intervention suprême de roi ou du pape, mais du seul accord tacite de sept personnes et de l'évêque Hugues. La légende viendra plus tard. Aujourd'hui encore, le Désert, lieu emblématique, clos, silencieux, solennel, hors du monde et du temps, désigne à lui seul un espace sacré²⁴⁷.

Qui sont les visiteurs de la Chartreuse? D'abord des moines, des pèlerins, toute une cohorte de convers, de « donnés » qui se sont mis à leur service, poussés par leur dévouement à la religion. Parfois aussi par la misère: le massif de la Chartreuse est pauvre, difficilement accessible et exploitable. Pendant longtemps, il ne sera peuplé que de paysans le plus souvent sans terre, condamnés à servir le couvent bénévolement. Puis apparaissent, autour de fermes isolées, des agrégats de population, eux aussi dépendants du monastère, dans des « obédiences » exploitées par les moines. Dès le XI^e siècle apparaît, autour des mines de fer de Bovinant et de Fourvoirie, une petite industrie exploitée par les chartreux. La plus grande partie de l'économie cartusienne procède en fait de leurs initiatives et de leur financement. On imagine mal qu'autour de ce nombre infime de solitaires se soient rassemblées peu à peu plusieurs centaines de convers qui furent cultivateurs, forgerons, menuisiers, architectes, et qui formèrent à leur tour des équipes d'ouvriers et d'agriculteurs. Une bonne partie des habitants de Saint-Laurent-du-Pont, de Saint-Pierre-d'Entremont et de Saint-Pierre-de-Chartreuse ont travaillé pour eux. Grâce à eux aussi se sont développés des chemins, et tout un réseau de communication à partir de trois directions: vers le nord par le col de la Ruchère,

247. C'est le caractère que devait souligner en 2005 le film de Philip Gröning, *Le Grand Silence*.

Saint-Pierre-d'Entremont et Corbel; vers l'ouest par Fourvoirie et Saint-Laurent-du-Pont; vers l'est et le sud par le Sappey. Tous les visiteurs que nous avons rencontrés ont emprunté des chemins créés par les chartreux; et les deux principaux itinéraires, le Grand Chemin de Corenc et le chemin du Guiers Mort, ont été développés pour exploiter le fer et le bois, dont les moines tiraient en partie leurs revenus. Les visiteurs, au xvii^e siècle, ce sont alors des pèlerins mais surtout des transporteurs, des muletiers, des guides, des cantonniers. Deux économies rivales se déploient à cette époque: l'économie du fer, qui consomme, outre le minerai, de grandes quantités de bois pour chauffer les fours, et l'économie du bois, pour alimenter les besoins de la marine. Tout change au lendemain de la Révolution: les moines, dont les biens ont été confisqués, doivent trouver de nouvelles sources de revenu; ils les trouvent en partie dans l'exploitation du bois, mais aussi dans la fabrication de l'élixir et dans l'accueil des pèlerins, de plus en plus nombreux. Désormais, les voyageurs feront la majeure partie des visiteurs. D'après Dom Le Masson, ils sont près de 6 000 par an à la fin du xvii^e siècle²⁴⁸; aujourd'hui, ils sont 40 000 chaque année à visiter la Correrie, musée du monastère, et 150 000 à visiter les caves de la Chartreuse à Voiron; mais un million et demi à visiter le parc national et régional de la Chartreuse, créé en 1995.

La croissance de la fréquentation est allée de pair avec l'aménagement des routes. Au xi^e siècle, les pèlerins ont fait le chemin à pied, par des itinéraires difficiles et souvent dangereux. Ils ont suivi la vallée du Guiers Mort, à leurs

248. Dom Le Masson « dit que sous son gouvernement, il y passait cinq ou six mille personnes par an » d'après Bernard de Tracy, *Vie de saint Bruno*, p. 393: chiffre peut-être exagéré d'après Jules Blache, qui donne le même nombre pour 1842 (*Les Massifs de la Grande Chartreuse et du Vercors*, ouvr. cité, t. 2, p. 416).

risques et périls, et ont traversé les forêts du Sappey, le plus souvent avec des guides locaux, car les paysans étaient les seuls à se retrouver dans ce pays de forêts. La Chartreuse a attiré des voyageurs qui prenaient des risques, qui n'ont pas craint d'emprunter des chemins pentus, boueux, scabreux. L'événement initial, qui transforme le sentier en chemin, le plus souvent nous échappe : c'est un ermitage isolé et vénéré, un miracle, une constellation qui indique la voie. Vient ensuite l'appropriation par une puissance locale : le Grand Chemin appartient alors aux dominicains de Montfleury, qui vont étendre leur mandement de La Tronche au Sappey, et aux chartreux, qui organisent leur territoire de Saint-Laurent-du-Pont à Saint-Pierre-de-Chartreuse ; les uns créent leurs chemins de vignes, les autres leurs allées de forêts. Les uns et les autres dépendent de leur suzerain, le comte d'Albon, mais la Chartreuse appartient au comte de Savoie, propriétaire des domaines ecclésiastiques. Aucune de ces puissances ne s'occupe encore de l'état des chemins. Ce sont les marcheurs qui créent le chemin.

Comment décrire le Grand Chemin, et à quelle époque prend-il ce nom ? Sans doute au moment où Colbert réorganise l'entretien des grands chemins en Normandie, en Languedoc, et met en place le code forestier²⁴⁹. C'est ce que rappelle Necker dans son *Éloge de Jean-Baptiste Colbert* en 1773 :

« La plupart des chemins étaient impraticables : Colbert aperçut leur importance ; il les fit réparer, et il ordonna qu'on ouvrît de nouvelles routes²⁵⁰. »

249. Arrêt du Conseil concernant les grands chemins de Normandie, 18 juillet 1670 « la plupart des chemins royaux sont ruinés faute, par les riverains et propriétaires [...] de les avoir entretenus » (*Lettres, instructions et mémoires de Colbert : Administration provinciale*, par Pierre Clément, Pierre De Brotonne, Imprimerie impériale, 1867).

250. Brunet et Demonville, 1773, p. 25.

La réalité ne fut pas à la hauteur de la vision de Colbert ; la Chartreuse resta en marge de la politique royale, mais les chemins furent classés, et leur importance pour l'exploitation des forêts fut reconnue, du moins pour la construction des bateaux : le premier axe économique de la Chartreuse est cette jonction entre les pentes de la Chartreuse et la flottaison qui emporte les bois vers les ports de la Méditerranée. C'est pourquoi notre enquête prend en fait son origine en 1660. Elle s'arrête deux siècles plus tard, au moment où la route de Chartreuse par Corenc et le Sappey est ouverte à la circulation, car c'est elle qui substitue la route au Grand Chemin ; le vieux Chemin reste en marge, sous le nom de chemin de Souberthaud, dont il reste d'importants vestiges, en attendant qu'il disparaisse sous la broussaille ou sous l'asphalte. Mais dès avant, le Grand Chemin était entré en décadence du fait de la promotion de l'itinéraire de la Chartreuse par Saint-Laurent-du-Pont.

Comme on l'a vu, les chartreux ont commencé à exploiter très tôt les chutes d'eau du Guiers Mort, puis ouvert en 1700 la route du Guiers par Fourvoirie : c'est « l'autre chemin », dont l'importance s'accroît tout au long du xvii^e siècle jusqu'à devenir, au lendemain de l'Empire, une route touristique bientôt réputée. À vrai dire, l'ancienne route du Sappey n'était pas commode : pour l'année 1832, le guide du *Voyageur en France* de Richard souligne encore la difficulté du chemin de Souberthaud à la hauteur du couvent de Montfleury :

« On passe par le faubourg Saint-Laurent, on suit la rue de la Tronche ; arrivé à l'auberge de Girard, on prend un chemin à gauche qu'on ne quitte plus. La route est difficile, caillouteuse et très pénible. On gravit un chemin à pic²⁵¹. »

251. *Guide du voyageur en France, en Belgique et en Hollande*, Berger-Levrault, p. 395. L'auberge de Girard se trouve à la Croix de Montfleury, où se trouve toujours un « Café des Promeneurs », et le chemin « à pic », terme un peu exagéré, est la montée « Charles Pajon ».

La route de Saint-Laurent est plus facile et acceptée jusqu'à Fourvoirie les voitures, malgré des aplombs impressionnants. Et à partir de 1816, c'est elle qu'on empruntera le plus souvent, à dos de mulet ou à cheval. Le contraste entre les deux chemins est grand : d'un côté, les parcours pénibles, de longs passages en forêt et le Guiers tout aussi dangereux, mais moins bien entretenu. De l'autre, une route spectaculaire, entretenue par les moines convers, et qu'on prend à Saint-Laurent, où les relais, auberges et hôtels sont assurés. Il y a donc bien eu une route des pauvres, des paysans, des marcheurs à pied, et une route des riches. Le livre des voyageurs de la Chartreuse, recopié par Dupré Deloire, est à ce point de vue éloquent : on n'imagine pas la duchesse de Montmorency ou le prince de La Tour et Taxis arrivant à pied du Sappey, ni même Balzac ou Chateaubriand. Plus tard, quand la route de la Chartreuse sera ouverte, on prendra plus souvent la route du Sappey, mais pour le retour. Il s'ensuit que la route de Saint-Laurent est constamment décrite comme pittoresque, dramatique, littéraire en quelque sorte, car elle invite à écrire ; et sur le registre de la Chartreuse, de 1817 à 1822, chacun écrit un petit poème, des stances, des invocations à saint Bruno, dans toutes les langues, en prose ou en vers, là où Rousseau n'avait écrit qu'un seul mot : « *O altitudo*²⁵² ! »

Ces chemins, si l'on excepte celui primitif du monastère, n'ont pas été créés pour la contemplation ; ils ont une raison

252. Saint Paul, épître aux Romains, III 33 : « O altitudo divitiarum sapientiae et scientiae Dei » (« O abîme de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu »). Sentence obscure selon certains guides, mais qui met peut-être en rapport la montagne surmontée d'une croix, et l'infini divin. On cite également d'après Guérin : « J'ai trouvé dans ce désert des plantes rares, et de plus rares vertus » ; mais Guérin, dans son *Voyage à la Grande Chartreuse* (1826, p. 48), parle par oui-dire. Dans sa *Vie de J.-J. Rousseau* (1789), Barruel-Beauvert parle de la visite de Rousseau à la Chartreuse en 1768, et ne mentionne que la seule citation de Saint-Paul (p. 403).

d'être, qui est l'utilité immédiate. Des bergers, des paysans corvéables, des moines convers et les habitants des villages (Saint-Laurent, Saint-Pierre, le Sappey) les ont tracés, tantôt pour conduire leurs troupeaux vers de rares alpages, tantôt pour vendre leurs produits ou écouler leur bois. Le *Traité de la construction des chemins* en 1721 montre assez bien ce que coûtait aux paysans la coupe des bois. Pour évacuer les troncs destinés à la marine royale, ils doivent rectifier les parcours, éviter les « zigzags », planter les haies, assurer l'écoulement des eaux ; on leur fait valoir que les bons chemins, en compensation, favoriseront leur commerce²⁵³. Une longue dissertation « sur l'abattage des mâts, sur leur débouchage, sur leur traite par les chemins, sur leur flottaison », etc., montre la rigueur des consignes royales. L'économie impose les choix. Les moines ont des forêts à exploiter ; ils disposent à proximité de minerai de fer pour leurs ateliers, ils construisent donc une forge et un martinet. En face, ils bâtissent la maison de Fourvoirie où ils produiront leur liqueur ; c'est, aujourd'hui encore, leur principale ressource²⁵⁴. Plus tard, le docteur Rey exploitera les sources de Corenc et les résineux de Chartreuse pour guérir ses malades. À la même époque, la fabrication des gants à Grenoble prend son essor, particulièrement avec la machine à découper de Xavier Jouvin (1834), et toute l'économie régionale en profite. Les paysannes reçoivent des paquets de gants coupés, qu'elles cousent toute la journée et renvoient à Grenoble grâce à un commissionnaire²⁵⁵.

253. *Traité de la construction des chemins* par J.-H. Gautier et N. Bergier, Paris, Cailleau, éd. revue, 1721. Le « débouchage » portait sur le nettoyage de l'arbre, qui ne laissait que le tronc ; les débris revenaient aux paysans, mais la forêt restait pour longtemps inutilisable.

254. L'usine de fabrication a toutefois été déplacée à Voiron au XIX^e siècle, et sera reconstruite vraisemblablement en 2018.

255. *Voyage en France* d'Ardouin-Dumazet, 2^e éd., Berger-Levrault, 1903, « Bas-Dauphiné », p. 71.

Du fait de la proximité de la ville, la Chartreuse est devenue le centre de cet artisanat jusqu'à une date récente. Souvent, comme dans *Le Médecin de campagne*, il suffira d'un maire industriel pour changer l'économie locale, animer un conseil municipal et le convaincre de construire des carrières, des écoles et des chemins. C'est ce qui est arrivé à Corenc avec Pilot de Thorey, maire de 1848 à 1870, et Armand Rey, maire de 1870 à 1879, puis de 1888 à 1889.

La construction d'une route excède les pouvoirs d'un petit conseil municipal ; elle dépend de l'intendant, du préfet, de l'État. Aux habitants revient l'entretien. Ils l'ont assuré par la corvée, par une contribution globale de 300 journées, puis par le don de trois journées de travail par habitant, et enfin par une contribution d'une journée de travail par habitant. On ignore quel était leur salaire pour le transport du bois, il était certainement très modique. Aux autorités reviennent la construction de la route et l'essentiel du financement, accompagné de contributions locales pour la traversée des communes. Le projet de la route de Chartreuse, qui décidera de l'élan économique de la région, est soutenu par la commune de Corenc qui accepte une participation financière de 6 000 francs (février 1862) ; les travaux commencent en 1863. La commune doit cependant acquérir les terrains où se situeront les embranchements (septembre 1871), et les travaux ne prendront fin qu'en août 1884. Il y avait beau jeu qu'à cette époque, l'essentiel du trafic passait par la route de Saint-Laurent-du-Pont au Grand Logis, construite de 1854 à 1865²⁵⁶. Durant cette période, les moyens de transport ont augmenté considérablement. On peut penser qu'avant 1850, l'essentiel du transport était assuré par les ânes, les mulets, les bœufs, les chevaux. L'élevage des ânes a fait pendant

256. J. Blache, *op. cit.*, t. II, p. 143.

longtemps la fortune des gens de la plaine dauphinoise. La région de Moirans et de Voiron était connue pour ses élevages d'ânes ; les financiers Paris-Duverney ont fait fortune à Moirans en fournissant des ânes et des mulets aux armées de Louis XIV. Colbert y veille et Garsaut, « écuyer du roi », le rassure : « Tous vos chevaux, Monseigneur, qui sont ici en aussi bon état qu'il se peut, ainsi que vos mulets ; votre muletier est guéri et en état de servir²⁵⁷. » À partir de 1850, on sait que le volume et la charge des transports ont augmenté, du fait de la progression du commerce, de l'habitat, de la défense du territoire²⁵⁸. C'est alors qu'on se préoccupe de nouveaux attelages et de nouvelles routes.

Le pèlerinage à la Chartreuse semble pourtant se perpétuer avec le même caractère depuis l'origine : un ordre monastique, né de la méditation d'un homme passionné de solitude, s'est établi dans un site grandiose, isolé, silencieux, pour y vivre d'une façon radicale son union avec Dieu. La forêt a pu se réduire et le monastère s'accroître, la majesté du site est restée inchangée, et elle saisit, aujourd'hui encore, le visiteur. Chateaubriand l'avait noté dans le *Génie du Christianisme*, les religieux ont toujours choisi « les sites les plus frappants » pour y établir leurs abbayes²⁵⁹. La Grande Chartreuse, en raison de son site, est restée imprégnée d'esprit religieux. Les pèlerins et les simples visiteurs y contemplent un lieu proche des origines, y retrouvent l'amas de rochers où s'est établi saint Bruno, y visitent un monastère imposant, triste et silencieux

257. De Garsault, écuyer du roi, à Colbert, 21 janvier 1668.

258. Notamment de la construction d'un réseau de fortifications autour de Grenoble.

259. 3^e partie, « Beautés de la religion chrétienne », Livre V, chap. 2. Toutefois, il ne mentionne pas la Grande Chartreuse, qu'à cette époque il ne connaît pas.

et, parfois, y logent dans une cellule: les chartreux ont insisté sur le sens de la visite, qui est de s'identifier à l'esprit chartreux, de ressentir un mode de vie singulier et exemplaire.

Cet esprit religieux illustré par le lieu a toutefois évolué avec le temps: jusqu'à la fin de l'époque classique, on recherche la trace et l'exemple de Bruno. Le Sueur a reçu des chartreux la mission d'évoquer une vie en fait peu connue et hantée de légendes; à Paris, puis à la Chartreuse, on est invité à suivre pas à pas cette série de tableaux et à en méditer le sens. À la fin du xvii^e siècle, la nature sauvage commence à l'emporter sur le décor sacré; on évoque la remontée du Guiers Mort, l'horreur des montagnes, le bruit des torrents. William Beckford, à cet égard, est un précurseur: il invente un nouveau mode de narration, personnel, spontané, expressif. Il dédaigne l'anecdote, parcourt rapidement depuis Aix et Chambéry «*the magnificent road cut by Charles Emmanuel*», et s'enfonce droit dans la montagne et le désert²⁶⁰. Il en saisit la grandeur, mais peut s'attarder un moment dans le site pastoral de Valombré; il séduit le prier par la simplicité de ses questions; il réfléchit, il observe, il admire. Quel contraste avec la phraséologie à la mode en France dans les années 1780! Les chartreux tiennent pourtant à ce qu'on inscrive sur un registre une trace de l'émotion religieuse: de Gray à Lamartine, on s'y évertue, et l'ode sacrée, composée à loisir, vit ici un beau crépuscule. La réouverture du monastère en 1816 a créé un mouvement d'émotion et semble inaugurer un réveil religieux de la nation. Ce réveil est toutefois mêlé de littérature et de romanesque: Lamartine, Chateaubriand,

260. William Beckford, *Italy, with sketches of Spain and Portugal*, Baudry's European Library, 1834, t. 1, pp. 142-163. Le voyage en Italie date de 1782, mais est rédigé beaucoup plus tard. Beau texte, non traduit en français, et que nous avons dû écarter de notre florilège.

Balzac et Dumas ont bientôt donné le ton. Le guide d'Esprit Deloivre en 1830 résume à sa façon le mélange d'émotion religieuse et d'esthétisme qui caractérisera pour longtemps la visite à la Grande Chartreuse. On ne peut oublier pour autant qu'au lendemain de la Révolution, une bonne partie des visiteurs refuse l'émotion, et Stendhal n'est pas le seul à mêler la plaisanterie au sérieux. Déjà en 1826, le docteur Guérin lisait dans le registre des voyageurs « l'esprit d'un siècle vain, léger et sophiste²⁶¹ », et plus tard, Jules Taulier s'étendra sur les mauvais plaisants qui multiplient les graffitis sur les murs du cloître, en les attribuant à Chateaubriand, Lamartine, Hugo et autres « célébrités²⁶² ». Et à la fin du siècle, plus d'un écrivain (Huysmans, Bloy, Barbey d'Aurevilly) s'élèvera contre cette marchandisation du site sacré.

Les paysages changent également avec le temps. Le sud du massif avait été la partie la plus boisée, mais aussi la première à être exploitée. Dès 1804, Dominique Villars déplorait les méfaits de la « hache destructrice²⁶³ ». En 1830, le paysage de la Chartreuse était pauvre et inquiétant ; le Sappey était un village misérable au milieu de la forêt de sapins, comme l'indique le nom ; la route du Guiers était terrifiante. Töpffer signale le massacre des arbres, vendus par l'État, et « qu'avaient épargnés l'ancien régime, la révolution et l'empire » ; mais les chartreux de Fourvoirie avaient participé à une exploitation intensive des bois environnants. Stendhal décrit un pays sinistre, peuplé d'esclaves. Quand on lit le *Tableau historique et pittoresque de la Grande Chartreuse* paru en 1837, ce ne sont que « montagnes escarpées et informes »,

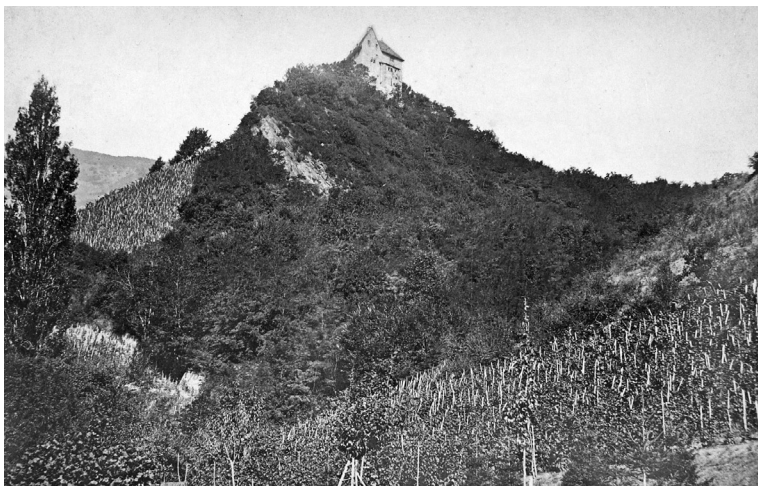
261. *Voyage de Grenoble à la Grande Chartreuse*, Avignon, Séguin, 1826, p. 47.

262. *Guide du voyageur à la Grande Chartreuse*, Grenoble, [1860], p. 58.

263. *Voyage de Grenoble à la Grande Chartreuse*, p. 514.

« précipices effrayants » et « belles horreurs²⁶⁴ ». Ainsi le veut l'air du temps. Dans *Le Désert de la Grande Chartreuse, description historique et anecdotique*, « suivie de l'itinéraire de toutes les routes », ouvrage du docteur M.A. Pascal paru en 1873, le tableau est totalement différent. M.A. Pascal est le médecin des chartreux, ses renseignements viennent de bonne source et son projet est philanthropique. Désormais, il vient près de 10 000 visiteurs par an. Les routes sont devenues carrossables ; le Sappey est maintenant dans un « joli vallon » ; on y trouve un « chemin d'intérêt commun » pour Grenoble. La nouvelle route suit la Vence avant de descendre vers Corenc à travers de « riches vignobles », et le paysage est « magnifique ». Le château de Bouquéron, entièrement restauré, est désormais une « construction moderne », et Montfleury est devenu un « pensionnat de demoiselles du Sacré-Cœur ». Les routes sont bien desservies : deux départs chaque jour depuis la rue Montorge à Grenoble pour Saint-Laurent. On est entré dans la modernité.

264. « Par un religieux du monastère », Baratier, 1837, p. 53 [par dom Bruno Rambaud]. Le *Voyage de Grenoble à la Grande Chartreuse* (27 juin 1804), publié par P. Guillemain. Le terme d'*horreur*, constamment employé à propos du site, doit toutefois être pris au sens classique : « Un certain saisissement de crainte ou de respect, qui prend à la vue de quelques lieux, de quelques objets : *En entrant dans cette forêt, on sent une certaine horreur, une secrète horreur.* » (*Dictionnaire de l'Académie*, 1778)



Corenc, château de Bouquéron, photographie, A. Michaud, fin XIX^e siècle.

© Coll. Musée dauphinois (SN2010.7.288).

Le paysage se transforme sous l'action de l'homme. En 1084, sept voyageurs cherchent un « désert », c'est-à-dire un endroit inhabité. On peine à imaginer la difficulté de leur entreprise. Aujourd'hui encore, la vallée du Guiers Mort est par endroits effrayante, même pourvue de parapets, de ponts, de croisements signalés. Et la campagne à l'entour est un vrai labyrinthe. Par où saint Bruno est-il passé? Dès Corenc, il affronte des sentiers sinueux et caillouteux, traversés par des cascades; et au-delà de Corenc, il n'y a pas de route: il passe par des chemins qui sont le plus souvent des lits de torrents, il entre dans une forêt illimitée et sans indication de direction. Nos historiens ont beau jeu de dessiner leur itinéraire: en fait, il n'y a pas de tracé possible. Comme Rousseau plus tard, ils ont dû donner quelques sous à un paysan qui connaissait sa forêt et reconnaissait ses propres traces.

En 1768, quand Rousseau fait le trajet de la Chartreuse à Grenoble à pied, il traverse un paysage sauvage: dans les gorges

du Guiers Mort, il suit le torrent ; à Saint-Pierre, il emprunte un sentier de forêt qui le conduit, le long du Charmant Som, jusqu'aux Cottaves, puis à la hauteur du col de Porte, et de là, il redescend à travers bois jusqu'au Sappey, par le col de Palaquit et le chemin des Sagnes. Il n'a encore trouvé aucune route : il n'y en a pas. Il ne s'en tire qu'avec l'aide d'un guide, « robuste paysan » qui lui porte son sac et sa boîte de botaniste. Depuis le col de Vence, il gagne vraisemblablement le chemin de Souberthaud, car les autres chemins, par temps de pluie, sont des lits de torrent. Ajoutons que Le Sappey n'est encore qu'un rassemblement de quelques fermes ; après quoi il faut descendre dans la boue par la pente caillouteuse de Montfleury. Les évocations de promenades dans les *Confessions*, poétiques, aériennes, rêveuses, sont à cet égard trompeuses, et l'ascension du Valais dans la *Julie* est trop belle pour être vraie. Rousseau a connu aussi une nature brute, en partie abîmée par les premières tentatives d'exploitation, et accessible par des pistes défoncées.

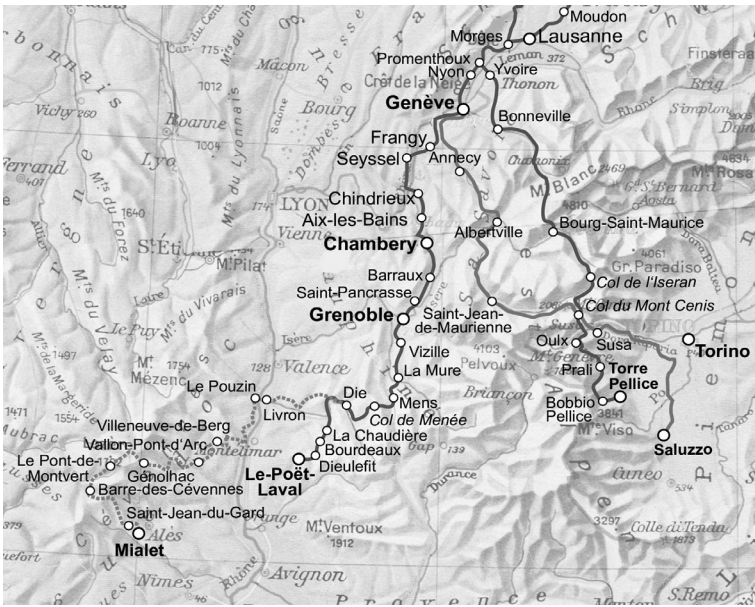
Ce dont nous ne savons rien, c'est de la marche utilitaire, pratiquée depuis toujours : celle des armées en marche, comme l'armée napoléonienne traversant l'Allemagne en moins de trois mois, à raison de 40 kilomètres par jour ; celle des colporteurs montagnards parcourant la France pendant la mauvaise saison pour y vendre des graines ou des almanachs ; celle des émigrants de toutes nations. Le petit chemin de Souberthaud, qui a vu marcher Jean-Jacques Rousseau, a aussi vu passer entre 1685 et 1690 une bonne part des fugitifs protestants venus des Cévennes, de la Drôme et des Basses-Alpes²⁶⁵.

265. On estime à près de 35 000 le nombre des protestants du Dauphiné qui ont émigré.

Pour gagner Genève depuis Crest, Dieulefit et Poët-Laval, il leur a fallu parcourir près de 400 kilomètres à pied, par des chemins détournés, en évitant les villes et villages catholiques. D'autres ont gagné l'Allemagne et les pays du nord : le château de Bad Karlshafen, où se trouve le musée des huguenots, est à 1 600 kilomètres de Poët-Laval. Aujourd'hui encore, il est difficile aux randonneurs de retrouver ces itinéraires dérobés : comment ont-ils pu traverser Grenoble et passer le Drac et l'Isère ? Et pourtant, ils sont montés au fort de la Bastille, où ils ont pris le chemin qui les menait à Corenc, un sentier à flanc de montagne qui existe encore ; mais il fallait aussi contourner Corenc et, selon toute vraisemblance, emprunter le vieux chemin de Souberthaud et gagner le pied du Saint-Eynard, par le chemin de Perrache, pour longer la montagne de la Chartreuse jusqu'au plateau des Petites Roches, arriver en Savoie et gagner Genève par le Salève²⁶⁶. Ils marchaient, accompagnés de leurs enfants et de leurs vieux parents ; ils emportaient tous leurs biens à dos d'âne ; ils voyageaient de nuit quand ils approchaient des villes ; ils empruntaient, le jour, des chemins de chevriers. Ces marches interminables, nous avons du mal à les imaginer²⁶⁷.

266. Il m'est arrivé de rencontrer, au croisement du chemin de Souberthaud et du chemin de Corenc-village, une équipe de randonneurs protestants en quête de l'itinéraire clandestin des Huguenots, du « sentier des Huguenots » ; le manque de cartes anciennes oblige à restituer les itinéraires à l'écart des villes et villages par les chemins les plus anciens.

267. Ces marches réapparaissent avec tous les exodes et les grandes migrations, sans qu'on connaisse mieux les itinéraires, les réseaux, les passeurs. On ne peut s'empêcher de penser, en 2015-2016, à ces immenses cohortes d'émigrés venus de Syrie et d'Afrique, qui traversent à pied toute l'Europe, avec leurs enfants, avec tous leurs biens sur leur dos.



Itinéraire des exilés protestants, de Poët-Laval à Genève.

Vogelkarten Bern 2013, Association « Sur les pas des Huguenots ».

Pierre Bolle, historien du protestantisme à Grenoble, les évoquait encore dans un dernier article, au moment où le sentier des huguenots allait faire l'objet d'un programme européen²⁶⁸. Un site informatique, « Sur les pas des huguenots », en décrit aujourd'hui les 28 étapes de France, et les 1 600 kilomètres de randonnée de Poët-Laval à Die, Mens, La Mure, Grenoble, Chambéry, Genève, Neuchâtel et l'Allemagne, jusqu'à Bad Karlshafen. L'étude des itinéraires, encore très incomplète, montrerait peut-être que ces chemins clandestins empruntent aux chemins anciens des transhumances, du colportage, de la contrebande, jusqu'aux randonnées d'aujourd'hui, à ce réseau

268. « L'exil protestant », dans *Kaële Annecy Léman* n° 45, mai 2008.

piétonnier, marginal mais constamment utilisé, qui subsiste à côté des grands itinéraires nationaux.

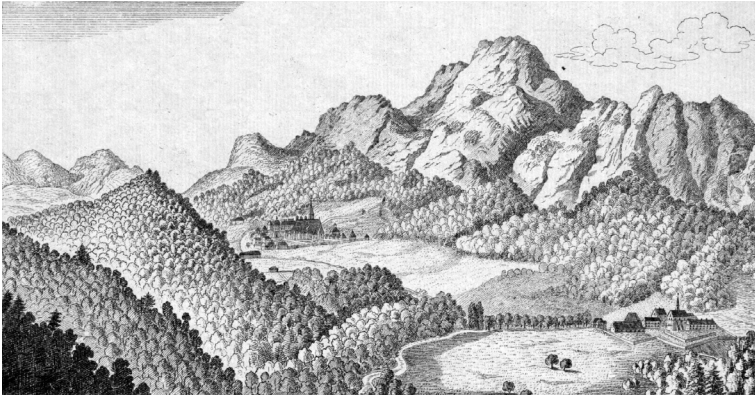
L'étude d'un chemin est complexe. Elle tient à la fois de l'histoire et de la géographie, elle touche à l'économie et à la sociologie; elle est en relation, comme on l'a vu, avec l'histoire littéraire. André Monglond, en disciple de l'abbé Brémond, n'était pas loin de penser que la poésie et la prière étaient de même nature, que le romantisme était né à la fois de l'émotion religieuse et de la découverte des montagnes²⁶⁹. Un jour de juin 1890, André Gide, sur le chemin de la Grande Chartreuse, entrevoit le couvent mais diffère sa visite, crainte de déflorer l'émotion: l'impression fugitive dépasse tout ce qu'il imaginait²⁷⁰. Le retour à la religion en 1816 a préludé à l'arrivée en Chartreuse de tant de poètes chrétiens²⁷¹. La route met en jeu tout un réseau de communication à un moment donné, car un chemin se mesure toujours à d'autres chemins, et il s'ouvre à toutes sortes de visiteurs. Il n'a ni début ni fin, et notre objet nous échappe sans cesse; le chemin se métamorphose, il a été sentier, il devient piste, puis chemin vicinal, puis route et peut redevenir chemin; il change au gré de l'économie des transports, du commerce, de la défense nationale. Il doit être étudié à la fois dans le temps et dans l'espace, dans son évolution au cours des siècles, et tout au long de son parcours.

269. *Le Prérromantisme français*, Grenoble, Arthaud, 1930, t. II, «Essence religieuse du prérromantisme», pp. 14-15. Monglond pensait consacrer deux volumes au prérromantisme religieux (note 3, p. 15); il n'en a pas eu le temps.

270. *Les Cahiers et les poésies d'André Walter*, Gallimard, 1986, p. 103. Référence communiquée amicalement par Maurice Rieuneau.

271. Jusqu'à Paul Claudel, auteur d'un poème «À la Grande Chartreuse» (septembre 1937), qui est en dehors des limites chronologiques que nous nous sommes fixées.

Les chemins de la Chartreuse



Vue du massif de la Chartreuse et du monastère, estampe allemande, XVIII^e siècle. © Coll. Musée dauphinois (2007.10.180).

Mais en même temps, il ouvre sur toutes les activités d'une petite société, il confronte tous les enjeux sociaux, économiques, religieux, tel le petit chemin de Souberthaud, qui a accueilli des chartreux, des bénédictins, des dominicains, avant de devenir Grand Chemin de la Marine royale, et chemin d'exil des protestants de 1685. C'est pourquoi les chemins de la Chartreuse inspirent tant d'images et convoquent tant de visiteurs. D'une certaine façon, le développement de la Chartreuse autour de son monastère nous donne une image du développement de la France chrétienne à ses débuts.

Table des matières

Chapitre 1. Une zone de vide et sept ermites	5
Chapitre 2. L'invention du Grand Chemin	25
Chapitre 3. Le chemin de Souberthaud	41
Chapitre 4. Le beau monde de Montfleury	57
Chapitre 5. Les « courses » de Mandrin	75
Chapitre 6. Jean-Jacques et la marche à pied	93
Chapitre 7. Chateaubriand sous l'orage	111
Chapitre 8. Pèlerins romantiques	123
Chapitre 9. Le grand commerce des guides	145
Chapitre 10. Balzac à cheval	161
Chapitre 11. Les constructeurs de routes	175
Chapitre 12. Images de la Chartreuse	193

Annexes	211
Annexe 1. Le travail des maires de Corenc.	211
Annexe 2. Guides de la Chartreuse.	215
Annexe 3. Liste des visiteurs illustres à la Grande Chartreuse.	217
Principaux ouvrages utilisés	219